

Les brumes de Kerlusenn

Cristina est tendue. L'accès à la propriété est malaisé. Un long sentier de terre touffu, envahi d'herbes et de cailloux, se faufile dans la forêt épaisse. A peine une déchirure, une entaille dans la végétation à travers laquelle la voiture se fraie lentement un chemin. Les talus brodés de fougères rousses, de bruyère mauve et blanche, allongent leur fine tapisserie de chaque côté du sentier. Le vent ébouriffe les hêtres, pousse les nuages en une cavalcade qui se bouscule et s'effiloche du gris le plus lumineux jusqu'au noir menaçant dans le lointain. Plutôt qu'à un chemin cela ressemble à un étroit sillon qui cahote et zigzague, incapable de résister à la végétation envahissante. On doit rouler au pas, frôlés par les griffes des mûres qui élancent leurs tentacules à gauche et à droite comme pour retenir les intrus. Il faut avancer tout doucement, vitres remontées, s'abriter des gifles des branches basses, des ronces, des moucherons qui tournoient. On dirait que la nature refuse de se laisser pénétrer.

— Eh bien... ça se mérite ! murmure Matthieu.

Emplie d'une sorte de respect religieux, Cristina se tait. Elle scrute intensément ces sous-bois qui les entourent de toutes parts et flamboient dans leurs tons d'automne. Le vert sombre des pins fait ressortir les ors des feuillages voisins, toutes les nuances de roux, de safran, de mordoré qui s'illuminent brièvement entre deux passages nuageux et répondent comme en un accord musical aux mauves, aux ocres, aux rouilles des bas-côtés de la piste. Mais le cœur de la jeune femme ne bat pas de la seule émotion que lui procure la féerie de ces couleurs. C'est la hâte et l'appréhension à la fois, la nostalgie à l'espoir mêlée qui créent en

elle ce vertige, cette excitation. Que va-t-elle retrouver là-bas, qui de ceux qu'elle a connus ? Dix-sept ans ont passé. Dix-sept ans depuis sa dernière visite au château.

Mais Cristina remonte plus avant dans le temps. Elle se souvient d'une époque plus lointaine, celle de l'année de ses onze ans. A la fin du mois de juin, à la sortie des classes, son père lui avait annoncé la nouvelle : nous allons passer l'été en France. Ta mère veut revoir son pays et te le faire connaître. Nous avons loué une caravane. Tu vas voir quel beau voyage nous allons faire ! Traverser le Pays basque, la Gascogne, la Vendée, jusqu'à la Bretagne natale de maman où nous allons séjourner un bon moment... Cristina croit entendre encore la voix enthousiaste de son père, et lire l'inquiétude et la joie dans le regard de sa mère. Voilà le pourquoi de ces longues soirées que ses parents passaient ces derniers temps, penchés sur des cartes routières, plongés dans des guides illustrés de photos de vignes, d'églises, de ports de pêche, de châteaux.

Le voyage l'avait enchantée. Et tout d'abord la petite maison roulante, presque une maison de poupée, pleine d'astuces d'organisation avec sa table pliante encadrée de deux banquettes, que l'on abaissait pour la nuit, offrant ainsi un lit pour les parents. Et puis pour elle une mignonne couchette placée juste sous la fenêtre. Tout lui semblait magique et drôle : le changement de décor au matin lorsque son père avait roulé de nuit pour trouver un bon emplacement, le bruit rassurant du moteur qui la berçait dans l'obscurité, la proximité constante de ses parents, l'exiguïté du logement. Tout contribuait à créer pour l'enfant l'impression chaleureuse et protectrice d'un nid. Et puis on avait découvert tant de villes, de villages, de belles plages. Et des nourritures nouvelles. Et des gens, des costumes, des visages différents. Elle avait fait des rencontres

de passage, noué des amitiés d'un jour avec des gamins de son âge lorsque l'on s'attardait ici ou là.

Elle avait adoré le dépaysement, tous les dépaysements, et surtout celui d'entendre parler le français partout, tous les jours. Certes sa mère le lui avait toujours plus ou moins enseigné, mais c'est avec elle seule qu'elle avait pu échanger jusque-là dans cette langue. Elle était fière et ravie de pouvoir répondre aux commerçants, d'écouter des bribes fugitives de conversations en passant, de découvrir la diversité des accents, de se sentir à l'aise dans ce pays dont elle s'apercevait confusément qu'elle lui appartenait pour moitié.

Car sa mère était bretonne, de Douarnenez dans le Finistère. Cristina connaissait l'histoire de la rencontre entre ses parents, quand dans un café de Montparnasse un individu pris de boisson avait commencé à importuner Ethel, étudiante en littérature comparée, installée en terrasse pour réviser un cours. Et comment Miguel, un jeune espagnol, son père, s'était alors interposé. A l'époque il ne parlait pas encore très bien le français, mais sa carrure imposante et ses poings éloquents s'étaient vite fait comprendre du fâcheux. Ethel avait bien ri de cette intervention intempesitive et musclée. Ils avaient passé l'après-midi ensemble. Puis le lendemain. Et une semaine plus tard, fou d'elle, il la demandait en mariage. Une belle histoire, comme dans les livres. Miguel Algaraz avait gardé son caractère impulsif et entier. C'était un homme du sud, ardent et fier.

Les jeunes mariés étaient partis vivre à Salamanque où tous deux obtinrent par la suite des postes d'enseignants à l'université. Cristina était née et grandissait heureuse dans leur maison de Santa Marta de Tormes, à quelques kilomètres de la ville. Ethel avait toujours voulu que la petite soit bilingue.

Jusqu'à cet été-là, c'est en Andalousie que la famille allait passer les vacances, chez les grands parents. Sa mère étant

orpheline et fille unique, Cristina n'avait de parentèle que la branche paternelle. Oncles et tantes, cousins et cousines, tous étaient espagnols. Ethel s'était si bien fondue dans le pays de son mari, dans sa tribu, que Cristina ne s'était jamais vraiment posé de questions sur le pays d'origine de sa mère. Pour la fillette, celle-ci était comme elle, espagnole, avec un indéfinissable je-ne-sais-quoi de plus. Comme un léger parfum de mystère, un petit détail que l'on ajoute à une belle toilette. Aussi ce voyage serait-il pour elle l'occasion de découvrir non seulement un pays, du moins en partie, mais aussi un nouveau visage de la femme qui était sa mère. Elle se fit raconter les sombres épisodes de la vie de celle-ci, que cette fois elle écouta avec une attention toute nouvelle. Jusque-là ces récits étaient restés abstraits pour elle, aussi abstraits et lointains que les contes qu'on lui lisait le soir. Des événements qui appartenaient davantage à un monde imaginaire qu'à cette femme vivante et chaleureuse auprès de qui elle grandissait. Pour la première fois, et ce depuis qu'elle était en France, elle ressentait de façon douloureuse l'aspect dramatique de cette histoire. Pour la première fois ces faits étranges prenaient corps, acquéraient une réalité et se reliaient véritablement à la personne d'Ethel.

Un affreux accident de voiture avait privé de ses parents une petite bretonne de deux ans. La grand-mère, une paysanne un peu rude mais au bon cœur tout de même l'avait gardée avec elle entre ses poules et ses cochons. L'enfant rêveuse s'était appris à lire presque toute seule. Par la suite elle avait travaillé dur à la crêperie le dimanche pour soulager la grand-mère, tout en poursuivant des études secondaires. Et pour la grande fierté de la vieille femme elle avait obtenu son bac. Une vieille femme à bout de forces qui s'était éteinte peu après dans les bras de sa petite fille. Ainsi disparaissait la seule et dernière personne de sa famille. Ainsi se rompait le lien ultime qui la rattachait à la

Bretagne. Ayant obtenu une bourse elle s'en vint à Paris et s'inscrivit à la Sorbonne. C'est là que Miguel l'avait cueillie au détour de ses pérégrinations. Passionné d'architecture, il venait découvrir la France.

Dix années avaient passé. Et voilà qu'Ethel avait eu tout à coup l'envie de revoir sa terre natale. Elle éprouvait désormais le sentiment d'avoir fait le deuil de son enfance assassinée, de s'être guérie du manque d'amour maternel qui l'avait accompagnée constamment tout au long de son enfance. Son mari et sa fille avaient comblé ce vide, pensait-elle. Et de cette grand-mère bougonne à l'éternel tablier noir dans sa ferme boueuse, odorante et parfois glacée, elle avait fait aussi le deuil. Elle en gardait un souvenir affectueux, mêlé de crainte, de reconnaissance et d'un peu de dégoût. Elle se souvenait en riant de son aversion d'enfant pour le chou-fleur que la vieille femme la forçait à ingurgiter. Ah, ces choux-fleurs ! Il y en avait plus souvent que de galettes ! Mais le désir la prenait de retourner à ses racines, au Finistère de sa jeunesse, de respirer la nostalgie de ses ciels, son air marin, et de retrouver le goût du cidre sur ses lèvres.

En traversant la Bretagne du sud vers l'extrême ouest, Cristina s'était émerveillée de la variété des coiffes que portaient les femmes selon les villes dans lesquelles ils passaient. Les petits toits pointus de dentelles, tout coquins, surmontant la chevelure des vannetaises ; les circonvolutions de lacets et de rubans brodés qui retombaient avec grâce sur les épaules des jeunes filles de Quimperlé ; et à Pont-Aven, ces vastes papillons blancs, lancés comme deux grandes boucles au-dessus des visages, deux ailes recourbées, prêtes à s'envoler. Les quimpéroises, discrètes, ornaient leurs têtes de petits bonnets à volants, ravissants, tandis qu'en terre bigoudène les femmes arboraient bizarrement au sommet de leurs crânes de hauts menhirs de dentelle amidonnée. La légende dit que cette coiffure

étrange est apparue en signe de révolte contre Louis XIV qui aurait ordonné la destruction des flèches de clochers dans la région. Mais on raconte aussi que les femmes du pays auraient été obligées de porter ces phallus de dentelle en châtiment honteux de leurs infidélités conjugales !

Matt conduit doucement, concentré, une main sur le genou de Cristina. Une grande main chaude qui semble dire : je comprends ton émoi, reste calme, je suis là. Combien de fois la jeune fille lui a-t-elle conté l'histoire d'amour qui s'était nouée entre elle et la Bretagne au cours de ce voyage magique, le premier de son enfance, le premier, en tout cas, accompli hors d'Espagne ! Voyage dans le passé de sa mère, dans l'âme même de celle-ci.

Cristina avait alors pris conscience de ce paradoxe : Ethel, immergée dans une Espagne qui était devenue son pays, Ethel, sa mère, jusque-là si intimement liée à elle, était née pourtant en terre étrangère, était une autre. Et en même temps, elle découvrait en elle-même cette part bretonne avec un sentiment d'appartenance très vif, quoique tout nouveau. Un sentiment qui se faisait douloureux d'avoir été ignoré si longtemps, étouffé dans le fin fond des limbes d'un subconscient diffus. Et culpabilisant aussi, car elle comprenait confusément qu'elle avait laissé sa mère à la porte de sa vie d'enfant, ne prenant d'elle que ce qui s'accordait à son existence de petite espagnole. Comme si, dans le labyrinthe de son hérédité, elle avait en aveugle choisi son père, le pays de son père, le nom, la langue, la famille de son père. Et la voilà alors, cet été-là, en route vers ce qui fut sans doute la plus grande explosion de sa conscience, de la notion d'elle-même, en route vers une part occultée de son être, en route vers sa mère.

Que de fois Matthieu l'a écoutée reprendre, retisser, revivre ces moments. Toujours avec la même tendre

attention. Toujours réceptif à l'émotion de sa compagne. Une émotion qui ne s'éteint pas et qu'il partage. Qui semble ne jamais devoir s'user. Les évocations défilent, de ces ports de pêche, les bateaux déchargeant leurs poissons, les voiles brunes, délavées, la lumière qui crépitait sur la mer et sur les paniers de sardines, l'odeur saline. Que de fois ces descriptions – incomplètes, incertaines parfois – de la magie des clochers ajourés, des calvaires. Comme si les souvenirs de Cristina, à l'instar du granite des sculptures, se patinaient de lichens, s'émoissaient, estompant les nez et les chapeaux, aplatissant les reliefs, arrondissant les angles de la croix comme pour ne garder que la synthèse, la quintessence de ce pays. Elle raconte sa mère nouvelle, la même et si différente. Sa mère renouée à elle-même. Et l'indicible impression qu'elle avait eue de la perdre et de la retrouver à la fois. Sa frustration de ne pas appartenir à ce passé, à ces paysages qui font partie d'Ethel et dont elle est pétrie. Sa jalousie devant la parenté qui s'établit immédiatement entre celle-ci et n'importe lequel des passants rencontrés, parenté de la langue, de la terre, des racines. Et sa fierté d'avoir pour mère une femme qui en est deux, riche d'une vie et d'un ailleurs qui lui confèrent une supériorité absolue aux yeux de la fillette. Une mère tour à tour joyeuse et surexcitée, ou plongée dans d'insondables rêves dont elle se sent exclue. Une mère qui sait déjà les chemins à venir, comment se prononcent ces noms si difficiles et les étapes de leur itinéraire. Qui raconte l'histoire des lieux, explique le catéchisme naïf qu'enseignent les calvaires. Une femme née de ce vent qui la décoiffe de façon ravissante, de cette mer gris-vert, la même lumière gris-vert qui danse dans ses yeux.

Cristina revit ses quêtes enfantines sur les plages, à marée basse. Les coquillages nacrés, les petits jaunes en forme d'escargots que son père trouvait d'un clou pour qu'elle les enfile en bracelets, en colliers, qu'elle destinait toujours à

sa mère comme un tribut offert à la reine du pays, car à ses yeux la Bretagne appartenait à Ethel. Et ces coquilles pointues, ciselées, ornementées, si bien sculptées, ressemblaient en miniature aux clochers gothiques qu'elle admirait dans les villages et que ses parents photographiaient parfois sur la route. Et ces autres, blanches et creuses, en forme de cornes, et dont Ethel disait qu'ils devaient provenir de minuscules licornes marines...

Elle ne se lasse pas d'évoquer pour Matt ses émerveillements. Cette plage sauvage, non loin de Douarnenez, où Miguel avait installé la caravane, à l'abri d'un pin, sur un petit tertre herbu, face à la mer. Tout près de là s'élevait une chapelle désaffectée sur le devant de laquelle quelques tombes s'écroulaient doucement dans la blondeur des mousses et des lichens qui envahissaient les dalles de pierre. Un vieil homme venait là chaque jour et passait un moment à nettoyer une tombe, tantôt à la fleurir, tantôt tout simplement à la contempler. Il apportait le plus souvent un bouquet de marguerites sauvages et restait debout, parfois longtemps, le regard attaché à la couronne de perles mauves, ébréchée en maints endroits, qui entourait un médaillon de porcelaine sur lequel s'effaçaient lentement un nom et deux dates. Une paix ensoleillée se dégageait de ce lieu, de ces vieilles sépultures tournées vers la mer, contemplant pour l'éternité le paysage grandiose en contrebas de ces flots vivants et toujours changeants.

Quand le bonhomme quittait le cimetière, il passait devant la caravane. On se disait bonjour. On commentait brièvement le temps. Parfois il s'arrêtait un moment et acceptait une cigarette, un café. Cristina l'aimait bien. Il lui avait appris comment se dit Au revoir en breton. Elle ne manquait jamais de conclure ces rencontres en lançant à tue-tête de joyeux kenavos. Elle le regardait lorsqu'il s'affairait auprès de sa tombe. Elle guettait son approche aux alentours de midi. Il était devenu une présence familière,

inéluçtable comme le retour périodique de la marée. Pourtant il n'était pas bien bavard. La famille n'avait rien appris de ce qui le concernait. Pas même son nom. Entre eux ils le désignaient par cette appellation affectueuse : le petit père. Le petit père va bientôt passer. Le petit père a apporté de la bruyère aujourd'hui. Il avait un regard très bleu qui donnait à son visage une candeur touchante.

Mais la fête véritable pour la petite fille, c'était, à marée basse, cette étendue de plage immense et blonde, offerte à ses galopades. Elle se revoit, jeune sauvageonne, vivant du matin au soir au contact avec les éléments. Sur sa peau le goût du sel, le chant des vagues plein les oreilles, elle boit le vent, s'enivre d'espace. Ses joues sont cuites au soleil. On la laisse libre la plupart du temps. Elle a le droit de se baigner, de pêcher des crevettes dans les flaques abandonnées par les vagues, de jouer avec les autres enfants, de peindre les galets, de se faire des perruques avec les algues. Elle a le droit de courir vers les rochers à marée basse, de les escalader. Au début c'est difficile, elle n'est pas habituée. C'est coupant, ça égratigne. Parfois le goémon caoutchouteux la fait glisser. Mais très vite se forme sous ses pieds de la corne dont elle est fière. Elle revit en souriant l'horreur minuscule des trous d'eau où l'anémone de mer déploie ses filaments, le frisson réprimé à la vue du petit crabe véloce et translucide filant entre ses pieds. L'immense étendue de sable d'or, au couchant, quand la mer se retire. Et les mouettes par centaines qui viennent enchanter ces crépuscules marins.

Dans la journée, quand il fait beau il y a des familles qui viennent sur « sa » plage. Elle s'amuse avec des petites filles bretonnes. Elle envie les maillots de laine tricotée qui couvrent leurs torsos. Avec son slip à volants elle se sent un peu gênée, différente. Mais dans le jeu son embarras disparaît. Le soir la plage se vide, la mer leur est rendue, elle leur appartient, à elle et à ses parents, dans son immensité

bruisante. Elle s'endort au son du ressac, à ses lèvres un goût de sel.

Un jour, une famille encore inconnue est venue s'installer sur le sable non loin d'elle. Une mère et ses deux filles. Cristina les observe avec curiosité. La maman est menue, toute fine, avec un petit visage malicieux sous son grand chapeau de paille, des yeux qui se plissent en un sourire amusé dès qu'elle parle à ses enfants. Elle ne quitte pas sa robe de coton, une robe à fleurs, simple mais élégante. Elle a apporté une chaise basse en toile jaune sur laquelle elle s'est assise. Elle a posé près d'elle un livre, mais pour l'instant elle contemple le spectacle de la mer. Les deux fillettes s'amuse à faire couler entre leurs doigts ce sable si doux qu'on dirait une poudre d'or. Bientôt l'une d'elle s'ébroue, lassée de la monotonie du jeu. Elle se tourne à droite, à gauche, son regard effleure Cristina qui ne cesse de les fixer, elle, sa sœur et sa mère. Elles sont différentes des autres groupes de la plage. Elles l'intriguent par leur attitude plus réservée, leurs manières distinguées. La mère a pris son livre. Les enfants restent silencieuses, respectant sa lecture. L'une, la plus grande, paraît avoir à peu près le même âge que Cristina. Elle est rousse comme un écureuil et porte de petites nattes relevées sur la tête. Son visage triangulaire a hérité la finesse maternelle. Ses yeux en amande sont de la couleur des algues. Cristina la voit échanger un sourire furtif avec sa sœur, un sourire espiègle et tendre. L'autre fille est blonde, et ses cheveux dérangés par le vent retombent en boucles sur son front qu'elle tient baissé vers le sol. Quand elle se redresse on aperçoit de grands yeux gris au regard interrogateur. Décidément les nouvelles venues lui plaisent. La grande surtout.

Tu le sais, Matt, je n'ai jamais été timide. Je me suis approchée et c'est la maman qui m'a aperçue la première. Gentiment elle m'a demandé si je voulais jouer avec ses

filles. J'ai dit mon nom, j'étais bavarde, enhardie. J'ai expliqué que j'étais espagnole. J'étais intéressante, j'en rajoutais un peu. J'ai montré la caravane, là-haut, sur le terre-plein qui surplombait la plage. On m'a offert des biscuits. J'ai commencé à courir vers la mer avec Kaerell, l'aînée. Elle était longiligne, presque maigre, plus grande que moi d'une demi-tête. Ses jambes n'en finissaient pas de s'étirer et l'on voyait saillir les os de ses genoux, de ses coudes. On aurait dit un chevreau efflanqué, criblé sur tout le corps de taches de rousseur, et je trouvais ça formidable une fille à pois roux. Elle avait un an de plus que moi, c'était un attrait supplémentaire. Plus hardie que sa sœur Gwele, elle a tout de suite consenti à partager mes escalades sur les rochers. Nous nous enlacions d'écharpes et de mantilles arrachées aux longues algues qui flottaient dans l'écume, nous en faisions des couronnes à l'odeur trop forte d'iode et de poivre, des bandelettes, nous étions des momies, nous étions des sirènes, nous rampions dans les grottes étroites découpées par la mer. Nous partageons des délices de frayeur en brandissant les pinces des crabes morts abandonnés par les vagues. J'avais un petit canif et je me prenais pour une dure en décollant les berniques pointues rivées à la roche. Avec quel orgueil je montrais à ma petite camarade que je les consommait toutes crues ! Je jouissais de son admiration effarouchée, je crâçais. J'étais plus jeune mais c'était moi le chef. El jefe ! Et j'enseignais la rude nature à cette fille que je ne connaissais pas. Je jouais à être pour elle ce que ma mère était pour moi : l'initiatrice.

Nous revînmes vers le haut de la plage, au sable sec, rejoindre la maman. Pendant tout le temps de nos escapades, Gwele était restée tranquillement assise à la même place, s'amusant à faire crouler d'une main sur l'autre des poignées de sable blond. Elle chantonait en regardant les vagues. Elle n'avait que huit ans. Elle ne se mêlait pas à nos jeux, ne parlait pas souvent, et la plupart du temps pour

dire des choses qui étaient sans rapport avec la situation du moment. Je m'en étonnai.

— Ne fais pas attention me souffla Kaerell. Elle est un peu bizarre.

— Comment bizarre ?

— Je ne sais pas. Elle a toujours été comme ça. Elle fait des rêves en marchant. Elle dit des choses drôles... Elle a arraché les bras de toutes ses poupées. Elle ne va pas à l'école. C'est ma mère qui lui fait la classe.

— Alors elle est folle ?

— Maman dit qu'il ne faut pas dire ça. Elle est bizarre, c'est tout.

Va pour bizarre. On en resta là. J'intégrai l'information, et cela s'inscrivit tout naturellement dans le paysage de ma réalité enfantine. C'est en grandissant qu'on commence à analyser, à s'interroger sur les pourquoi et le comment des personnes et des faits. A l'âge qui était le mien on accepte la nouvelle, on la range à sa place dans le puzzle des jours, et elle prend tranquillement sa nécessité, sinon sa cohérence.